



HAL
open science

Perdre la mémoire “cuando más la necesito” : l’enjeu mémoriel dans Los ejércitos d’Evelio Rosero

Cécile Torrents

► **To cite this version:**

Cécile Torrents. Perdre la mémoire “cuando más la necesito” : l’enjeu mémoriel dans Los ejércitos d’Evelio Rosero. *ReCHERches*, 2024, 32, pp.59 - 67. 10.4000/11uz9 . hal-04634922

HAL Id: hal-04634922

<https://hal.science/hal-04634922>

Submitted on 4 Jul 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License



reCHERches

Culture et histoire dans l'espace roman

32 | 2024

Identité et mémoire dans la littérature et les arts hispano-américains

Perdre la mémoire «*cuando más la necesito*»

L'enjeu mémoriel dans Los ejércitos d'Evelio Rosero

Perder la memoria «cuando más la necesito». La cuestión de la memoria en Los ejércitos de Evelio Rosero

Losing Memory "cuando más la necesito". The Memory Issue in Los ejércitos by Evelio Rosero

Cécile Torrents



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cher/17180>

DOI : 10.4000/11uz9

ISSN : 2803-5992

Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2024

Pagination : 59-67

ISBN : 979-10-344-0233-5

ISSN : 1968-035X

Référence électronique

Cécile Torrents, « Perdre la mémoire «*cuando más la necesito*» », *reCHERches* [En ligne], 32 | 2024, mis en ligne le 15 juin 2024, consulté le 19 juin

2024. URL : <http://journals.openedition.org/cher/17180> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/11uz9>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-SA 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Perdre la mémoire « cuando más la necesito » L'enjeu mémoriel dans Los ejércitos d'Evelio Rosero

CÉCILE TORRENTS*

Dans *Los ejércitos* (2006), Evelio Rosero met en scène les crimes d'une armée sur la population civile du petit village de San José. Bien qu'aucune date ou qu'aucun pays ne soit mentionné explicitement, le lecteur colombien comprend rapidement en commençant sa lecture que l'action se déroule en plein cœur du conflit armé colombien. En effet, dans ce roman, le quotidien des habitants du village de San José bascule quand une armée – l'auteur ne précisera jamais laquelle – envahit les lieux, mettant à feu et à sang le village. San José est un exemple de ces villages colombiens qui, par sa « ubicación estratégica » et les « cientos de hectáreas de coca sembradas » (124), devient l'enjeu de convoitises et le théâtre d'affrontements sanglants. Si *Los ejércitos* est bien une fiction, le roman illustre néanmoins le défi mémoriel et identitaire auquel doit faire face la Colombie pour tenter de sauver sa mémoire de la violence.

L'enjeu de la mémoire en Colombie

Le conflit armé colombien : un cycle sans fin de violence ?

La Colombie est un pays qui a été profondément marqué par la violence d'un conflit armé qui dure depuis maintenant plus de 60 ans. Aujourd'hui encore, c'est un pays qui peine à sortir définitivement du cycle sans fin de la violence. En effet, malgré la signature d'un cessez-le-feu entre les FARC et le gouvernement en juin 2016, et l'apaisement relatif des combats, le conflit armé colombien se poursuit entre certains groupes dissidents restés actifs et dans des espaces encore largement dominés par le narcotrafic et délaissés par le gouvernement. La Colombie est ainsi souvent représentée comme un pays « dans lequel le temps s'est arrêté et dont l'histoire se présente comme une répétition cyclique d'événements traumatiques » (Estripeaut-Bourjac 2012) – en témoigne le célèbre *Cien años de Soledad* de García Márquez, qui inscrit le village de Macondo dans une temporalité résolument cyclique. Ce temps cyclique, cette répétition sans

* Doctorante en études hispaniques, LIRCES, Université de Nice Côte d'Azur.

fin, est bien représenté dans *Los ejércitos*: en effet, la violence est déjà entrée dans le village par le passé. On le découvre notamment à travers l'histoire de la jeune Graciélita : « Tempranamente huérfana, sus padres habían muerto cuando ocurrió el último ataque a nuestro pueblo de no se sabe todavía qué ejército –si los paramilitares, si la guerrilla: un cilindro de dinamita estalló en mitad de la iglesia » (12). Les habitants de San José vivent ainsi dans la peur constante de ce qui est condamné à se répéter : « –¿Y si sucede otra vez? –me pregunta el padre–, ¿si viene la guerrilla hasta esta plaza, como ocurrió? » (90). En Colombie, se développe ainsi l'idée que « la violencia es un destino ineludible, es un hecho natural, naturalizado, que define la historia y el ser, la memoria y la identidad de un pueblo » (Villa Gómez 2013 : 13). Dans son rapport, le Centre National pour la Mémoire Historique confirme cet imaginaire collectif d'un destin fatal qui pèserait sur le pays : « Es así como esa violencia cotidiana ha sido vista por muchas personas como algo natural, como algo que no puede cambiar » (Ruiz 2013 : 22). L'identité colombienne s'est ainsi construite sur l'idée d'un lien intime et fatal avec la violence :

La violencia es el hecho cotidiano más relevante y prolongado que ha marcado la historia de Colombia. Esta larga tradición de guerras y conflictos internos ha desencadenado la confrontación sangrienta entre los diferentes grupos que, desde la década de los cincuenta hasta el presente, ha sido decisiva en la formación de la identidad nacional (Fernández Luna, 2018).

Néanmoins, cette violence endémique, outre qu'elle fausse et limite la construction identitaire de la Colombie, met à mal la mémoire du pays.

Une Colombie amnésique... conséquence d'une politique de l'oubli

À l'image de la mémoire d'Ismael – nous y viendrons dans une deuxième partie – la mémoire colombienne est menacée par l'oubli. Dans « Colombia: ¿país sin memoria? Pasado y presente de una guerra sin nombre », Sven Schuster écrit : « Es casi un lugar común afirmar que Colombia es un país sin memoria » (Schuster 2010 : 30). En effet, la Colombie est souvent représentée comme un pays frappé d'amnésie. Sven Schuster rejoint cette idée largement répandue d'une amnésie subie « [que] nace del trauma de una violencia sin fin » (30). Cet oubli généralisé a été largement encouragé par des politiques peu enclines à se souvenir d'un passé lourd et gênant : « [...] en el caso particular colombiano, ha predominado una política de olvido inducida, en su gran mayoría, por los mismos centros de poder » (Fernández Luna 2018). C'est donc une amnésie causée par l'apathie des gouvernements mais aussi par une politique active d'occultation des faits :

[...] una de las grandes mentiras del anterior gobierno (2002-2010), donde no se produce ningún giro en la lógica del conflicto, puesto que no se dio ni una disminución de la intensidad del conflicto, ni de sus consecuencias en la vida de la población [...] Lo que se dio, más bien, fue la negación y la ocultación a la sociedad de esta realidad, que desapareció de unos medios de comunicación cómplices con ese régimen, de tal manera que no solamente no se logró bajar

realmente el número de víctimas, como se lo han hecho creer al país durante estos años, sino que esas cifras se mantuvieron en niveles superiores, incluso, a los de los años 97-99 (Villa Gómez 2013: 15-16).

Dans *Los ejércitos*, on peut justement lire cette volonté du pouvoir d'occulter, voire de nier le conflit: « lo oímos en los noticieros –en las pequeñas radios de pila, porque seguimos sin electricidad–, lo leemos en los periódicos atrasados; el presidente afirma que aquí no pasa nada, ni aquí ni en el país hay guerra [...] » (161). Or, cette tendance à l'occupation et à la négation du conflit ne permet pas la création d'une mémoire collective en Colombie. « La guerra actual [ha] tenido como efecto común el cortar sin tregua los hilos de la memoria [...] » (Ospina 2001: 131), ce qui a isolé le peuple colombien dans le silence et l'oubli.

Une mémoire blessée... à reconstruire

La mémoire nationale colombienne est une mémoire blessée et fragmentée. La reconstruction mémorielle, le pansement des plaies, est difficile en Colombie, précisément car le conflit n'est pas encore résolu. Un des enjeux de la création en 2011 du Groupe de Mémoire Historique (GMH) est justement de récupérer et de préserver la mémoire des victimes du conflit colombien. En 2016, c'est plus de 60 000 personnes qui ont été portées disparues entre 1970 et 2015 (GMH 2018: 80). On compte également plus de 6 millions de personnes déplacées à cause du conflit armé. Or, le déracinement met lui aussi à mal l'identité et la mémoire colombiennes. Dans l'ouvrage *El Desplazamiento por la violencia en Colombia*, Daniel Pécaut écrit: « la garantía sobre la propiedad de la tierra [...] es portadora de una memoria y de un futuro por medio del cual el individuo se reconoce como persona » (Pécaut 2000: 16). Or, sans terre, l'identité se délite. Dans *Los ejércitos*, on note cette progressive perte d'identité des habitants de San José. En effet, à mesure qu'ils abandonnent leurs terres, ils se fondent dans une masse indéterminée:

A la altura de la escuela encuentro un grupo de gente caminando en fila, en dirección a la carretera. Se van de San José: debieron pensar lo mismo que yo; son un gran pedazo de pueblo que se va. Lentos y maltrechos –hombres, mujeres, viejos, niños–, ya no corren. Son una sombra de caras en suspenso (190).

Les voisins d'Ismael, avant distingués et nommés individuellement, ont perdu tous leurs traits spécifiques et sont à présent décrits par des substantifs généraux. Pour lutter contre cette désagrégation, la création d'une mémoire et d'une identité communes et solides est indispensable: « Si la rutinización y el olvido parecen ser la regla en el conflicto armado en Colombia, la recuperación y reconstrucción de la memoria es una tarea fundamental para la verdad, la justicia y la reparación » (Rubiano 2015). Face à des voix tuées et tuées, il s'agit donc de sauver la mémoire par tous les moyens – et la fiction devient un de ces moyens:

Esa urgencia por “ficcional” nuevas realidades, constitutiva de las representaciones que avanzan en el duelo, significa que el arte y la literatura juegan un papel muy importante en la recuperación y la reconstitución de nuevas identidades. En

efecto, la literatura y el arte son campos de producción que permiten concebir un mapa social que recoja y elabore los síntomas de una sociedad conmocionada (Ortega Martínez 2011 : 56).

Los ejércitos s'inscrit au cœur de l'enjeu crucial du devoir de mémoire, en représentant les premières victimes des conflits armés qui sont paradoxalement les grands oubliés de la mémoire officielle. En effet, le roman s'intéresse aux retombées de la guerre sur la population qui en pâtit le plus : 81,5 % des victimes du conflit armé colombien sont des civils (GMH 2013 : 14). Les groupes armés envahissent les villages par la force et tentent de « silenciar » la population. Dans le verbe espagnol « silenciar », il y a l'idée même d'un silence violent, contraint : il s'agit de faire taire, de réduire au silence, par la force. Evelio Rosero crée un récit qui redonne une voix et une mémoire aux victimes civiles du conflit, à « estas memorias [que] no son necesariamente memorias victoriosas, sino, más bien, memorias que, al reconstruir a las víctimas y las comunidades como sujetos que perviven, responden y resisten, cumplen un papel de dignificación e igualmente de reconocimiento de sus verdaderas narrativas » (GMH 2013 : 360). En effet, *Los ejércitos* est une fiction « que trabaja con restos de lo real » (Garramuño 2009 : 1), à partir des vestiges du passé et du présent. On parle bien ici de « restes » : il s'agit de préserver, voire de reconstruire, ce qu'il reste d'une mémoire collective touchée par la violence. Mais si *Los ejércitos* participe au devoir de mémoire en donnant une voix aux victimes, il montre également le risque que cette mémoire et que le récit de cette mémoire ne soient détruits sous la pression de la violence.

L'enjeu de la mémoire pour Ismael

De la détérioration progressive de la mémoire d'Ismael...

Dans *Los ejércitos*, le récit est pris en charge exclusivement par Ismael, narrateur autodiégétique. Dans les premières pages du récit, Ismael apparaît au lecteur comme un narrateur lucide et consistant. En effet, malgré son âge avancé, il témoigne d'une mémoire exceptionnelle – dont il n'hésite pas à se vanter – en se rappelant d'événements et de détails précis. Il se souvient par exemple de l'apparence et du nom de ses anciens élèves : « Son viejas, pero bastante menos que Otilia; fueron mis alumnas, me repito, todavía ostento memoria, las distingo: Rosita Viterbo, Ana Cuenco » (32). Néanmoins, à partir de l'entrée des forces armées dans le village, à partir du premier cri, du premier tir, on note progressivement des failles, des altérations dans la mémoire d'Ismael. Ce sont d'abord de petits oublis, mais ils sont de plus en plus récurrents, et de plus en plus préoccupants. Lui-même constate l'indéniable détérioration de sa mémoire : « pensar que no hace mucho me jactaba de mi memoria, un día de éstos voy a olvidarme de mí mismo, me dejaré escondido en un rincón de la casa, sin sacarme a pasear » (84). Il commence par oublier des visages familiers, alors même qu'il les reconnaissait quelques lignes plus tôt : « Cuando regresa la muchacha con los vasos de limonada, ansiosa por beberse el suyo, ya no la reconozco, ¿quién es esta muchacha que me mira, que me habla? » (84). Il ne

reconnaît plus ses voisins : « Sacan a rastras a un hombre que tampoco reconocí, repiten su nombre, ¿quién?, ¿es que me estoy olvidando hasta de los nombres? ». Les chemins si familiers de son village, qu'il a pourtant déjà empruntés tant de fois, lui deviennent tout à coup étrangers : « no puedo reconocer el pueblo, ahora, es otro pueblo, parecido, pero otro, rebosante de artificios, de estupefacciones, un pueblo sin cabeza ni corazón, ¿qué esquina de este pueblo elegir? » (189). La violence qui a envahi le village autrefois paisible de San José, l'a défiguré, le rendant méconnaissable, le plongeant dans une « noche larga » :

Vuelvo a quedar solo, en apariencia, que no pierdas, Ismael, la memoria de las calles para volver a tu casa. Vanamente miro a todas las esquinas: son la misma esquina, el mismo peligro, las veo idénticas. [...] A cualquiera de ellas me dirijo, que no te equivoques de camino, Ismael: regreso como si caminara a tientas hacia mi propia casa, durante una noche larga [...] (182).

Les interrogations envahissent progressivement tout l'espace de la narration et les modalisateurs de doute se font de plus en plus nombreux à mesure qu'Ismael questionne sa mémoire :

[...] ¿estoy frente a la puerta de mi casa?, es mi casa, creo –o, por lo menos, el sitio donde duermo, eso quiero creer –. Acabo de entrar, sólo para comprobar que no es mi casa; todas las habitaciones han sido selladas (198-199).

Tout lui semble étranger dans un processus de défamiliarisation sans commune mesure. Dans son article « La Violencia y la novela en Colombia: *Los ejércitos* de Evelio Rosero y su lugar en la tradición de la novela sobre la violencia », Norma Donato analyse cette perte de mémoire comme le signe d'une violence qui prend du terrain sur le village mais aussi... sur Ismael lui-même : « Así, la violencia no solo invade el pueblo, sino también la memoria del narrador » (Donato 2022). Or, comme Ismael est le seul témoin, et que nous voyons tout à travers son prisme, nous sommes aux premières loges pour voir l'impact et les conséquences d'une violence traumatique sur la mémoire et la conscience du personnage. Son identité, sa mémoire et sa conscience sont mises à mal par le déchaînement de la violence, créant un état de déréalisation chez le personnage. La réalité semble se dissoudre dans un monde aux contours indéfinis et brouillés par la guerre. Ismael emploie la métaphore du « voile de brouillard » pour illustrer cet oubli qui l'envahit : « [...] nunca en la vida me ocurrió el olvido, así, tan de improviso, peor que un baldado de agua fría. Es como si en todo este tiempo, encima del sol, hubiese caído un paño de niebla, oscureciéndolo todo » (84). Ce voile de brouillard qui se pose entre lui et la réalité, et qui teinte toutes les choses d'un vernis d'irréalité, c'est la violence. La guerre qui lui était étrangère devient familière et, dans un processus de renversement inverse, tout ce qu'il a connu lui devient méconnaissable, étranger : « Me despierta un vecino que sé que conozco, pero no reconozco, ahora » (137). Le « ahora » rejeté en fin de phrase met en avant ce renversement qui s'est opéré depuis l'entrée des forces armées. On retrouve cet adverbe de temps à plusieurs reprises dans le récit, il est le signe de ce basculement temporel : « no puedo reconocer el pueblo, ahora, es otro pueblo, parecido, pero otro [...] » (189). Finalement, plus rien n'a de sens dans

ce monde renversé: «¿hacia dónde huyo?, hacia arriba, hacia abajo» (188). Les fils de sa mémoire sont coupés et il ne reste plus qu'une sensation d'étrangeté par rapport au monde.

... à l'éclatement final de son identité

Cette perte de mémoire entraîne également une progressive perte de l'identité d'Ismael. En effet, la destruction ou la disparition de référents identitaires stables tels que l'étaient sa femme, sa maison ou son village engendre la perte de son identité même. Ismael ne se reconnaît plus: «oí mi propia voz como si fuera de otro» (200). Il devient en quelque sorte spectateur de lui-même, comme dans un dédoublement: «En medio de este círculo de cuerpos, de rostros que nada comprenden, y que se disponen a no comprender nada, alrededor de la puerta de la estación de policía, me veo yo, otro cuerpo, otra cara atónita» (179). On voit ici un processus de dépersonnalisation du personnage: le sentiment d'étrangeté et d'irréalité qu'il ressentait à propos du monde, il le ressent à présent vis-à-vis de lui-même. Il en vient à douter de son nom même: «Lista en mano preguntan a gritos por alguien, un nombre que no reconozco, ¿el mío?» (197). Cette confusion dans son identité se fait de plus en plus visible à mesure qu'avance le récit:

«Yo no soy Marcos» les gritaba, y los muertos –porque también en mi sueño los dos estaban muertos– insistían en confundirme con Marcos, ¿o era yo realmente Marcos Saldarriaga y aguardaba ser ajusticiado, sin esperanzas?, fue mi última duda, la duda intolerable de los sueños [...] (147).

Dans les dernières pages du roman, l'identité d'Ismael se brouille à tel point qu'il finit par ne plus se distinguer de ses bourreaux. En effet, alors qu'il découvre un groupe d'hommes violant le cadavre de sa voisine Geraldina, il se surprend à vouloir les rejoindre, à se croire l'un des leurs:

¿por qué no los acompañas, Ismael?, me escuché humillarme, ¿por qué no les explicas cómo se viola un cadáver?, ¿o cómo se ama?, ¿no era eso con lo que soñabas?, y me vi acechando el desnudo cadáver de Geraldina, la desnudez del cadáver que todavía fulgía, imitando a la perfección lo que podía ser un abrazo de pasión de Geraldina (202).

La frontière victime/bourreau se brouille, et de victime, il glisse involontairement à complice. C'est cette confusion finale et insoutenable de son identité qui entraîne l'éclatement définitif de son «je». La dernière page du roman montre Ismael dans un état de dérégulation sans précédent, allant au-devant de la mort dans un éclat de rire:

«Su nombre», gritan, «o lo acabamos», que se acabe, yo sólo quería, ¿qué quería?, encerrarme a dormir, «Su nombre», repiten, ¿qué les voy a decir?, ¿mi nombre?, ¿otro nombre?, les diré que me llamo Jesucristo, les diré que me llamo Simón Bolívar, les diré que me llamo Nadie, les diré que no tengo nombre y reiré otra vez, crearán que me burlo y dispararán, así será (203).

On note une narration hachée et incertaine, ponctuée d'interrogations, à mesure que son identité se fragmente, se désarticule. Ismael finit par renoncer à son identité, et c'est pourquoi il propose cette suite de noms interchangeables:

« Jesucristo », « Simón Bolívar » ou « Nadie ». Ces noms qui sont pourtant chargés de sens et d'histoire, qui renvoient à une mémoire collective internationale, perdent ici tout leur sens. L'identité a perdu sa valeur et son sens même. Ismael devient, comme tant d'autres victimes avant lui, un fantôme sans visage et sans nom.

Le risque d'un oubli définitif ?

Le dernier témoin

L'arrivée de l'armée à San José oblige les habitants à fuir – à tel point que progressivement, les rues du village se vident et seul reste Ismael, figure fantômale, qui erre dans la ville. À mesure que les habitants sont tués ou fuient, ce sont les voix qui s'éteignent progressivement et le silence qui s'épaissit. Les mémoires, en même temps que les voix, sont tuées et tuées. Ismael est ainsi le seul, et aussi le dernier, témoin des atrocités perpétrées. Or, en plus d'assurer le récit en tant que narrateur, Ismael assure également la fonction de récepteur et de vecteur de la mémoire. En effet, il semble être le seul à ne pas chercher à oublier que la violence est déjà entrée, par le passé, au sein de San José :

Incluso, de dos años para acá, en su casa se pone música y, quiéralo o no Dios, como que la gente se olvida de la temible suerte que es cualquier desaparición, y hasta de la posible muerte del que desapareció. Es que de todo la gente se olvida, señor, y en especial los jóvenes, que no tienen memoria ni siquiera para recordar el día de hoy; por eso son casi felices (28).

Sans Ismael, sans l'accès à sa mémoire, le lecteur se verrait incapable de déceler les traces que la violence a laissées dans la mémoire des habitants. En effet, on pourrait croire dans un premier temps que San José est un village au passé idyllique. Or, à travers les souvenirs du personnage, on se rend compte qu'au contraire c'est un village qui a déjà été profondément marqué par la violence et l'horreur. En ce sens, Ismael est un double témoin : il est le dépositaire de la violence passée et de la violence présente. En effet, il semble être le dernier habitant à rester dans ce village dévasté par la violence, le dernier finalement à pouvoir préserver et raconter la mémoire du village : « Comeré de lo que hayan dejado en sus cocinas, dormiré en todas sus camas, reconoceré sus historias según sus vestigios, adivinando sus vidas a través de las ropas que dejaron, mi tiempo será otro tiempo [...] » (194). C'est pourquoi sa mémoire est vitale, et c'est pourquoi il est horrifié par ses oublis, ses défaillances : « ¿por qué pierdo la memoria cuando más la necesito? » (138). En effet, si Ismael perd la mémoire, qui nous racontera ce qu'il s'est passé dans ce village ? Qui témoignera ? C'est le risque que la disparition devienne une forme d'oubli définitif.

L'éclatement du récit

Nous avons accès aux atrocités commises à San José à travers le regard d'Ismael : sa conscience est le fil conducteur du roman. Or, si Ismael se met à perdre la raison, si sa voix se tarit en même temps que sa mémoire, seul restera

le blanc de la page. L'oubli met donc en péril le récit même. Tout d'abord, nous pouvons noter que le récit se disloque en même temps que la mémoire d'Ismael se détériore. En effet, Ismael perd progressivement tous ses repères spatio-temporels et devient incapable de structurer temporellement le récit: « ¿cuánto tiempo ha pasado? » (83). Nombreux sont les paragraphes qui tentent de fixer – en vain – une date: « ¿Lunes? » (155), « ¿Jueves? » (157), « ¿Sábado? » (160), « ¿Miércoles? » (161), « ¿Martes? » (164). La structuration temporelle n'est plus écrite que sous la forme interrogative, témoignant de cette perte totale de repères. On assiste donc à une dislocation progressive du temps narratif: « ¿y el tiempo?, ¿cuánto tiempo ha pasado?, no se escuchan más tiros, ¿cómo pasará el tiempo, mi tiempo, desde ahora? » (105).

De plus, la narration devient erratique et confuse, ponctuée de questionnements, d'incertitudes, et de phrases nominales très resserrées. La pensée d'Ismael n'est plus aussi fluide qu'avant mais procède à tâtons: « Es Fanny, ¿quién era Fanny? La portera » (64). Nous l'avons dit, l'espace narratif devient saturé d'interrogations qui restent en suspens, sans réponse. Seul le silence répond à ces interrogations. Ismael perd progressivement la raison en même temps que sa mémoire, et devient finalement aussi fou que la violence qui l'entoure: « ¿En dónde estoy? No sólo escucho otra vez el confuso clamor, que asciende y se hunde de tanto en tanto, y los tiros, indistintos, sino también el grito de Oye, que se desquició –supongo, igual que voy a desquiciarme yo, igual que el mundo » (189). Le délitement d'Ismael mène donc au délitement du récit. Bertrand Gervais, dans « Fictions de la ligne brisée: Typologie des mises en récit de l'oubli », écrit: « Si la mémoire est une ligne ininterrompue qui rattache le présent au passé, l'oubli est, par opposition, une ligne brisée, une ligne qui se maintient malgré ses ruptures et ses interruptions » (Gervais 2017). Or, nous constatons ce phénomène dans *Los ejércitos*: le récit se brise en même temps que la mémoire d'Ismael se brise et que la folie semble l'envahir. Cette rupture du rythme narratif montre une dislocation du récit qui, sans la consistance de son narrateur, ne tient plus à rien. « [...] les diré que no tengo nombre y reiré otra vez, crearán que me burlo y desaparecerán, así será » (203), ferme l'oeuvre. Finalement, seul reste le blanc de la page, après un futur verbal qui ne mène à rien, sinon à la mort du dernier témoin, que le lecteur doit imaginer dans ce blanc final.

Bibliographie

- Donato N., 2022, « La Violencia y la novela en Colombia: *Los ejércitos* de Evelio Rosero y su lugar en la tradición de la novela sobre la violencia », *Razón Crítica*, n° 12.
- Estripeaut-Bourjac M., 2012, « Imaginaire, mémoire et identité dans la Colombie contemporaine », in *Constructions de l'imaginaire national en Amérique latine*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais.

- Fernández Luna B. P., 2018, «La memoria herida: entre los límites de la rememoración personal y la conciencia histórica de la violencia en *Los ejércitos* de Evelio Rosero Diago», *Amerika*, n° 19, *Transcorporalités/Colombie 2017-2*.
- Garramuño F., 2009, *La experiencia opaca: Literatura y desencanto*, México, FCE.
- Gervais B., 2017, «Fictions de la ligne brisée: Typologie des mises en récit de l'oubli», in *Réflexions sur le contemporain*, Observation de l'Imaginaire contemporain.
- Grupo de Memoria Histórica, 2013, *¡BASTA YA! Colombia: Memorias de guerra y dignidad*, Bogotá, Imprenta Nacional.
- Ortega Martínez F. A., 2011, «El trauma social como campo de estudios», *Trauma, cultura e historia: reflexiones interdisciplinarias para el nuevo milenio*, Bogotá, Universidad Nacional de Colombia.
- Ospina W., 2001, *Lo que se gesta en Colombia*, Medellín, Dann Regional.
- Pécaut D., 2013, *La experiencia de la violencia: Los desafíos del relato y la memoria*, Medellín, La Carreta Editores.
- Pécaut D., 2000, «Respecto a los desplazados en Colombia», in *El Desplazamiento por la violencia en Colombia*, Bogotá, CISP.
- Rosero E., 2006, *Los ejércitos*, Barcelona, Tusquets.
- Rosero E., 2007, «Escribo para exorcizar el dolor de la violencia: Evelio Rosero», *La Jornada*, 6 mai 2007, <<https://www.jornada.com.mx/2007/05/06/index.php?section=cultura&article=a03n1cul>>, consulté le 01/09/2023.
- Rubiano E., 2015, «El arte en el contexto de la violencia contemporánea en Colombia», *Esferapública*, <<https://esferapublica.org/arte-contexto-violencia/>>, consulté le 17/09/2023.
- Ruiz M., 2013, *¡Basta Ya! Colombia: Memorias de guerra y dignidad. Resumen*, Bogota, CNMH.
- Schuster S., 2010, «Colombia: ¿país sin memoria?: Pasado y presente de una guerra sin nombre», *Revista de estudios colombianos*, n° 36, in Ortiz L., Araújo H., La Rosa M., *El Progreso en Colombia*.
- Villa Gómez J. D., 2013, «Memoria histórica desde las víctimas del conflicto armado Construcción y reconstrucción del sujeto político», *Investigación K*, n° 11.